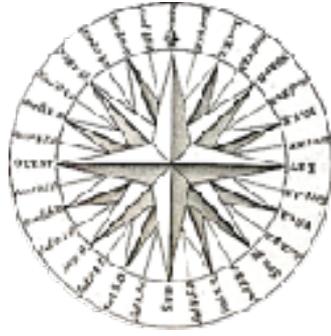


Ce jour nous allons vivre encore.

Recueil de pensées à dire à haute voix





Toute civilisation n'est pas autre chose que la mise en ordre de la cruauté.

La pire des situations n'est pas de connaître mais de comprendre.

La mort selon la croyance est le mieux du tout ou le mieux du rien.

Toutes ces choses alignées ou simplement requises font de nous des pantins sans âme, sans vouloir.

Un bon jour est celui où les souvenirs se sont à peu près tenus tranquilles.

Les morts sont tous heureux ; les vivants sont donc des heureux en sursis.

La Beauté c'est quand on ne peut plus faire bouger les lignes.

La Vérité est comme une savonnette : on ne peut la saisir que lorsqu'elle est sèche.

N'oublions pas que l'illusion règne sur toute chose à quoi nous ajoutons nos mensonges éveillés.

La vie est une longue vallée de chèques.

Le problème avec ceux qui touchent le fond c'est qu'il y en a qui creusent.

Il y a trois sortes d'êtres : les gens honnêtes, les pervers et les communicants.

La mort n'est rien d'autre que prendre congé de soi-même.

Si je vous dis que le monde est une gigantesque théière vous avez deux options : me dire que je suis fou ou bien demander quand est-ce que l'on verse le thé. Ces options entraînent respectivement deux autres : dans le premier cas vous êtes en apparence sensé mais vous manquez d'humour ; dans le second cas vous êtes en apparence aussi fou que moi ou bien vous avez de l'humour.

Les riches sont les vivants, les autres des morts-vivants.

Ô Niçois qui mâle y pense.

Ne t'approche pas trop de la Culture : elle mord.

Les hommes sont méchants par définition, les femmes le sont par nécessité.

La couleur de l'enfer s'avère bien le bleu, celle de la Terre.

L'autre est une énigme qu'il nous faut sans cesse déchiffrer.

Ce qu'il y a de bien avec les petits esprits c'est qu'ils vous grandissent sans effort.

La solitude demeure inhérente à l'homme qui le plus souvent ne sait qu'en faire.

La Poésie est un combat pour exister ; les poètes sont des assembleurs de mots. Plus vous connaissez de mots plus vous pouvez décrire ce que vous ressentez en profondeur ; être pauvre en mots expose à la violence comme réponse.

Sur l'Acropole il n'y a de végétation hormis l'olivier car il s'agit du roc de l'Intelligence et de la Beauté.

Il n'y a pas de raison dans la douleur mais qui ne l'a connue ne sait plus ce qui se tisse en le bien ou le mal.

L'Amour n'a pas de prix mais il a des tarifs.

Le bonheur et la raison sont antagonistes et surtout ce sont des illusions.

Les habitués de l'esprit sont autant de paresseux.

Vous qui sacrifiez à la gloire, pensez déjà à votre tombeau.

Nous sommes faits d'écorce ; ce qui est à coeur nous est inconnu.

Fou demeure celui qui croit en la science, sage celui qui vit dans l'intuition.

Nous ne sommes faits que de larcins commis auprès de ceux que nous croyons aimer.

Si vous n'aimez pas les hommes, aimez au moins les bactéries.

Epoque misérable, tu ne sais que mentir. Tu vas vers ta perte et j'y vais avec toi.

Même les dieux sont sujets au sommeil, même eux.

Les cimetières sont remplis de gens qui furent avant tout préoccupés par eux-mêmes.

Népotisme et clientélisme sont les deux mamelles du populisme.

L'homme est méchant et la femme est cruelle. Repasse demain et dis-moi plutôt l'homme est devenu con et la femme l'imité.

Ce que nous savons le mieux faire est de mentir et entasser des pierres.

L'urgence n'est pas seulement l'arme des cyniques ; elle est aussi le principe de l'erreur.

Parce que cette époque est imbécile je peux enfin me croire intelligent.

Là où tu te tiens se fait la rencontre du ciel avec la terre aussi tu dois être au plus juste en cette responsabilité.

La tyrannie n'a qu'une obsession : faire passer pour vérité ce qui est monopole du mensonge.

Le véritable sage ne donne pas de leçons, il ne cherche qu'à s'accomplir dans le détachement.

Je suis vivant parce que je me souviens.
Je me souviens donc je suis vivant.

Le juste doit être exigeant face aux nations qui ne sont soucieuses que d'elles mêmes.

Tout ce que tu auras voulu sauver tu le perdras.

Le pire avec les condescendants c'est qu'ils peuvent devenir montants.

Il n'y a rien de plus vain que ceux qui pensent détenir la Vérité alors qu'il y en a mille ; il n'est rien de plus tragique que ceux qui veulent imposer leurs vérités alors qu'il n'y en a qu'une.

Avec le chat vouloir faire un concours à qui possèdera le monde en dormant, c'est faire preuve d'ambition démesurée.

Les demeures de la nuit sont partout.

Notre temps a vu le pire : on tue des enfants dans les écoles, on viole, on torture des innocents par goût du meurtre absolu, de la puissance de la terreur. Ces fous et ces salauds ont toujours existé, se vantant de leurs crimes ; à nous de les identifier alors qu'ils sont en devenir. Voici donc le vrai devoir de vigilance.

Les plus flagrants désirs sont suspects, hérités de besoins non nécessaires créés de toutes pièces par le système de la surconsommation. Ils génèrent la violence car impossibles à assouvir sans moyens financiers conséquents ; ils entretiennent jusqu'au paroxysme la frustration qui débouche sur la folie, le fanatisme et la tyrannie.

Comme l'archer décoche sa flèche au moment voulu opportun, lorsqu'il fait un avec la cible, le poète sait le mot qui va conclure, à lui seul, tout ce qui s'est dit auparavant. Ce mot ne lui appartient pas, il vient de nulle part, guidé par la musique des phrases assemblées, sorte de fulgurance concluant sans appel le discours. Tout est atteint.

L'Univers s'avère à la fois fini et infini ; infini parce que le temps n'existe pas, fini parce ce dernier surgit en compagnie de l'espace. Toute son extension se résume à s'étirer d'infini jusqu'à revenir à la non existence. Le point de basculement n'est autre que l'horizon poétique.

À celui qui dit "Je ne chante pas très juste mais je chante longtemps", on peut répondre " Prends des cours de silence : meurs".

Y aurait-il un seul endroit encore que les communicants n'ont pas abimé par leur pourriture ? Peut-être ma baignoire...

Diviser pour mieux régner se pratique partout par inintelligence du pouvoir. Qui prétend que ce dernier se veut intelligent ?

Être con sur les bords veut dire que l'on est surement taré à coeur.

Il existe donc un effet "Waouh" soit "Word abuse of useless huff".

La vie est un problème de non choix : on ne choisit pas d'exister, sa famille, ses professeurs, le code de la route, les tarifs des timbres-poste, la composition du prochain nul gouvernement, son percepteur d'impôts, la bêtise ambiante. Par contre ce qui rachète bien des choses c'est que l'on peut choisir de rester con.

Il faut considérer l'été avec méfiance : la chaleur accélère le processus de transhumance du beauf urbain.

La plage demeure le lieu des mauvaises rencontres : la méduse, la vive, l'oursin, l'ado, la bimbo, le bodybuildé.

Rechercher la Beauté en toute chose occupe toute une existence ; il paraît que ceci est ringard. Alors à quoi consacrez-vous votre somptueuse médiocrité ?

Autrefois les princes payaient des poètes pour chanter leurs louanges ; à présent les puissants paient des communicants pour nous mentir. Somme toute, la Poésie y a beaucoup gagné.

Le réflexe quand on tombe dans un trou est de vouloir en sortir ; certains toutefois s'y trouvent confortables et d'autres se mettent en tête de creuser.

Le cinéma est une magnifique illusion : il confère à jamais la jeunesse, la beauté, le talent mais il sait aussi se vautrer.

Le Théâtre et le Cinéma sont des frères ennemis nous dit-on ; oui mais des frères siamois.

Le sport peut offrir les conditions de la vérité des efforts et des sentiments ; ceci nous change des politiques et de leurs méprisables discours pour nous séduire.

Approcher les femmes n'est pas sans risques car elles disposent d'armes redoutables ou en sont démunies ; en tous les cas user de courtoisie s'impose.

La dette est comme une dent creuse : plus elle s'aggrave, plus cela fait mal.

Le livre demeure la fenêtre ouverte sur l'univers de l'autre ; il est à la fois récit, toucher, temps suspendu. Il contient le savoir mais aussi le mensonge, il a ceci de vrai qu'on le tient avec soi.

La matière existe sans l'esprit et avec lui ; pourquoi ne pourrait-il y avoir de l'esprit sans matière ?

Préférons le mépris à la haine : il est de beaucoup meilleur marché.

Détestons les faux laconiques car ils sont hypocrites : prétendre que l'on est seulement né, que l'on a vécu puis que l'on est mort est la marque d'un grand bavardage.

Peut-on penser un seul instant que la vulgarité tient lieu d'esprit ? Oui, si l'on en croit le spectacle de nos dirigeants et autres communicants. Or qui ne possède la dignité n'a rien de légitime.

La tyrannie désigne toujours quelqu'un de soi-disant étranger à la vindicte générale, c'est en cela qu'on reconnaît son mode opératoire. Elle prône aussi des valeurs dites traditionnelles, c'est à ceci qu'on identifie son discours ; elle persécute tous celles et ceux qui ne sont occupés à chanter ses louanges, c'est ainsi qu'elle remplit ses prisons.

La pensée ne doit pas avoir de rivage et elle doit se projeter au-delà de tous les horizons.

La terre grecque demeure celle de l'Esprit, de la Beauté et de la Vérité ; elle est aussi celle du drame éternel, celui ourdi par les dieux dans leurs malédictions. Ainsi il ne peut exister terre plus humaine en ce prix à payer où s'affrontent depuis toujours tyrannie et Liberté ; le ciel bleu de Grèce qui rejoint la couleur de la mer nous récite l'idée divine du devoir d'absolu : voir au-delà du monde absurde, retrouver ce qui rassemble les êtres véritables : la Justice.

Faisons parfois le deuil de la compréhension d'autrui : la plupart du temps la paresse l'emporte.

On peut demeurer ignoré en littérature, encore plus en Poésie ; loin de s'en affliger, il faut s'en réjouir car de la sorte il se peut travailler dans la sérénité et la régularité. Or la plupart de nos contemporains n'entendent rien aux ressorts de la Poésie, en particulier les philosophes et les sociologues car ils se veulent dans le débat d'idées, lequel a tourné en vaines polémiques. Il n'y a pas de grandeur à devenir mondain.

Il doit y avoir au plus profond de l'enfer une section spéciale où l'on monte sans fin des meubles de cuisine défectueux avec notice en verlan charabia.

Dis-moi ce que tu lis, je te dirais ce que tu es ; dis-moi ce que tu manges, je te dirai si tu es fou.

Faut-il s'étonner que l'internet, ce merveilleux outil de recherche, soit utilisé de si abjecte façon ? Non, car d'un bon moyen l'être humain sait toujours faire une arme.

La main tendue n'aboutit qu'à un seul résultat désormais : se faire mordre ; on appelle cela du ressenti.

La grande misère de notre époque, outre la guerre, demeure notre cynique indifférence assortie d'une arrogance pontifiante.

Il n'existe pas un seul idiot sur terre qui n'ait compris cela : le politique ment sans cesse.

Depuis notre plus jeune âge on nous met dans l'esprit que seule compte la compétition, que la réussite se mesure au pouvoir et à l'argent, que l'élite ainsi constituée peut donc s'affranchir des règles du savoir, de la connaissance du passé, du respect du travail accompli. Encore un peu de cette soupe et nous serons à l'état de squelettes.

Tout ce qui nécessite un effort nous est demandé au centuple par l'administration ; tout ce qui mérite récompense se heurte à son silence.

Qu'y-a-t-il de plus désolant qu'un dimanche ? Un lundi car il faut se remettre de la veille.

La beauté du sport n'est plus à prouver mais je ne peux m'empêcher de penser à toutes celles et ceux qui n'ont pas réussi. Je les salue comme autant de rêves brisés dont les morceaux épars sont à assembler au moyen du courage, au milieu du silence et de l'indifférence.

Cotoyer l'administration obtuse ou cynique s'apparente à un chemin de croix et à la traversée d'un désert réunis ; à la différence que dans un désert on découvre parfois des oasis.

Il arrive souvent qu'en un instant se perdent des années d'attente ou d'effort, que des portes se ferment sans retour. Il faut s'y résigner et trouver d'autres voies si possible ; de toute façon il n'y a qu'en Poésie que le sommet s'atteint et ainsi s'accomplit la solitude.

L'Université et les Académies ont cela de commun, si l'on n'y prend garde, que leurs forces internes s'annulent pour en faire des blocs d'inertie.

Les communicants n'ont de cesse de détruire le sens profond des mots ; leur rage simplificatrice se concentre sur les néologismes et anglicismes qui n'ont qu'un objectif : le formatage de la pensée et des idées. En même temps ce mode d'expression devient un signe de reconnaissance entre eux, d'exclusion de tout humanisme qu'ils exècrent, cela dans un seul but : la conquête puis l'exercice du pouvoir totalitaire.

Les inégalités sociales doivent être réduites non seulement par désir de justice mais par pragmatisme si nous ne voulons pas sombrer dans la violence puis la dictature. L'accès aux soins, à la culture, à l'éducation, à la saine alimentation, la protection contre le froid et la chaleur, le respect des générations, la sauvegarde de notre milieu naturel et des animaux, voici ce que doivent accomplir inlassablement nos dirigeants.

Le moindre signe de déchéance doit être observé avec soin ; sa permanence signifie que nous avons dépassé notre zénith et que l'abaissement qui s'en suivra doit nous permettre de mesurer le temps qu'il faudra avant de redevenir tel un enfant.

Je crois dans la force insensée du cynisme alliée à l'intelligence de ce que l'on nomme les affaires ; cet alliage effrayant supporte toute l'architecture du mensonge qui nous régit.

On peut reprocher bien des choses à la Démocratie : son manque d'efficacité, ses atermoiements, errements et autres vaines combinaisons mais elle a au moins le mérite d'assurer tant bien que mal l'alternance du pouvoir qui sans cela se trouve toujours dans les mêmes mains c'est-à-dire la dictature. Ceux qui n'ont plus confiance en elle sont des proies toutes désignées pour devenir des sous influence.

Y aurait-il une ivresse à se soumettre toujours plus ?

Notre époque se complaît dans la cacophonie ou le monologue ; j'ai choisi le soliloque.

J'essaie de comprendre ce qui ne va pas dans notre monde et tout me renvoie au mot "profit".

L'existence fait l'effet d'une succession de paravents qui disposés tel un labyrinthe nous conduisent à notre fin. Ceux qui les ont peints ne savent que mettre en scène le néant.

La religion n'a pas inventé la charité par hasard mais pour maintenir l'ordre social ; l'état providence n'est rien d'autre qu'un souci identique à la différence que l'on n'exige pas de vous confesse.

Le déni est devenu tant du point de vue du particulier que du politique d'une banalité désolante ; il est la preuve évidente du nouveau système de pouvoir mis en place à grand renfort de communication.

Ce qui gouverne le monde, outre l'amour de l'argent, c'est bien la peur.

À présent se voir n'est plus nécessaire ni même entendre nos voix puisque le Net autorise les messages rapides, codés ou restructurés par un autre vocabulaire qui évolue au plus vite. Les sentiments qui s'ensuivent sont à l'unisson, périssables, formatés et jetables ; nous pouvons même converser avec les morts ou créer des entités sans aucune substance qui font mine de s'intéresser à nous. Le résultat demeure sans appel : chacun et chacune demeure seul.

Nous passons notre temps à nous tromper les uns les autres, soit par goût du merveilleux, du pouvoir que donne le mensonge, soit par désir de nuire à notre profit.

Il ne faut pas prendre de pari face à l'indifférence : on perd toujours.

Les extrêmes sont par essence ennuyeux : ils vous agonisent de patriotisme ou de systèmes populistes à dormir debout. Leur but demeure identique : conquérir le pouvoir et accabler le peuple.

L'ordre du monde veut que même les étoiles meurent ; désirer l'immortalité n'est qu'une absurde folie de plus chez l'être humain.

Il faut avoir la conscience du hasard dans ce qu'il a d'absurde et de créatif ; se dire que toute industrie patiemment échauffaudée ne tient pas un instant devant sa puissance immédiate.

On voit mal comment il se peut éviter à présent l'apprentissage de la vulgarité : tout nous y porte dans le discours politique, une certaine presse, les soi-disants humoristes qui en ont fait leur triste fonds de commerce. Cela n'aura qu'un temps puisque, la mode aidant, on finira par se lasser de cette vaine attitude ; toutefois pour retrouver un bon niveau de culture il faudra beaucoup d'efforts, ce que les débris du service public ne pourront assurer. Il en adviendra, comme toujours, une sélection par l'argent.

Quand il est question d'ordre, le malheur n'est pas loin.

Simulacres nous sommes et simulacres nous finissons.
Tout est reflet dans un oeil d'or.

Archiloque, le poète grec, nous dit qu'une fois morts nous ne sommes plus rien, ce en quoi on peut rajouter une bonne part des vivants qui sont des morts en sursis. Ces morts-vivants subissent la loi de tyrans qui les oppriment sans l'ombre d'un état d'âme, eux-mêmes morts à toute humanité. Misérable humanité, la faute serait-elle tienne ?

De nos jours la tactique employée pour dire non est de ne pas répondre ; ainsi on laisse ceux qui sollicitent se racornir, désespérer, en se donnant le beau rôle.

Puisque tout se doit d'être immédiat, pourquoi n'a-t-on encore dit : qu'est devenu le libre arbitre ?

L'énergie se conserve et on ne peut ni en créer ni en soustraire dans un système isolé nous dit la Physique. Le problème c'est qu'il n'existe pas de système isolé sauf en pensée politique et en laboratoire.

Tous les singes ne sont pas dans les zoos et c'est tant mieux car si je suis un singe, je préfère la liberté.

De tout temps l'ostracisme demeure l'arme des médiocres et des jaloux, des petits tyrans qui ont l'âme de boutiquiers. Il faut y être confronté pour comprendre comment fonctionne le pouvoir des administrateurs.

Pour certains le travail est une fierté ; pour beaucoup il s'agit d'un esclavage déguisé. Pour tous on nous prend notre vie.

La Science dans sa manie de disséquer et de classer s'avère un des instruments du pouvoir ; elle induit par la technologie appliquée l'exercice de celui-ci sur la nature et les sociétés humaines moins en position de force.

La littérature et la presse sont remplies d'expressions toutes faites, de prêt-à-penser, de conventions creuses, de mots vides de sens qui débouchent sur des sophismes communicants. Désormais l'abus de ces anglicismes nécessite un dictionnaire pour en connaître le sens imbécile.

On peut donner la vie maintes fois ; on ne l'ôte qu'une fois sur chaque être.

L'Etat et l'individu sont en perpétuel antagonisme : le premier essaie d'asservir ou de contrôler, le second tente d'échapper à un système qui le broie. Il n'y parvient que dans la solitude du Poète ou dans l'exercice d'un travail utile à tous.

Lors des guerres le pouvoir se fait garçon boucher.

Le rêve n'a pas sa place dans l'Etat totalitaire car il n'autorise que l'acte mécanique d'obéissance ; par contre il est permis de procréer.

Les politiques et les administrateurs doivent s'éviter : ce sont de piètres empailleurs.

Je ne crois pas à la ruralité dite heureuse tant qu'il y aura des pesticides et des préfets.

On nous parle à tout bout de champ d'échanger, expression odieuse qui rappelle le troc. Il vaudrait mieux se soucier de dialogue, de discussion ou même de conversation.

Vaincre ne sert à rien ; convaincre vaut tout.

L'incomplétude et l'inachevé font partie intrinsèque de notre existence ; seule la Poésie par sa fulgurance peut en abolir le terrible pouvoir.

Ce qui permet à l'individu d'exister en tant qu'être moral est l'idée qu'il se fait de la Justice dans son absolu et sa recherche dans l'immédiat quotidien.

Ceux qui prétendent changer le monde sont des fous ou des prétentieux ; ceux qui le font sont des insensés.

Ethique et pouvoir ne font jamais bon ménage : la première est trop roide, le second trop fourbe.

Il faut se méfier de l'élan généreux : on le paie au centuple.

Les riches peuvent se permettre d'être généreux avec retour sur investissement. De toute manière il faut avoir les moyens de sa générosité.

Le vivre ensemble paraît bien compromis par manque de réalisme : il n'y a généralement pas plus dur que l'ancien esclave.

Les tenants de la communication ont tout prévu sauf l'éthique. Oubli ou cynisme ?

Faire de sa vie un roman est à la portée de n'importe qui dans la mesure où l'on n'a pas de problèmes de fin de mois. Faire de sa vie un enfer dépend des autres et d'un ego encombrant ; le remède semble être la fin du moi.

Si dépecer un musée est le rêve de tout antiquaire, dépecer un antiquaire pour faire un musée est une faute totale de goût.

Il ne peut y avoir de brutalisation de la vie politique sans l'assentiment tacite des décideurs.

Il demeure très révélateur de constater que ceux qui réclament le plus la liberté d'expression sont justement ceux qui répandent le plus de mensonges.

Mieux vaut le silence que la vocifération ; au moins est-il porteur d'espoir.

Contrairement au futur, le passé n'a pas de limites ; il s'étend sur l'ensemble de notre vie jusqu'à son terme encore obscur et il impose ce qui fait son indéniable puissance : la nostalgie.

Les politiques sont devenus d'odieux marionnettistes qui surjouent une pièce écrite par de sinistres aculturés pour de supposés abrutis.

Il est un fait que lorsque l'on voit certaines publicités d'établissements pour seniors, il nous vient l'irrépressible envie de faire allégeance à des puissances inavouables.

En Poésie il n'existe pas de regard masculin ou féminin si l'on considère autre chose que la simple apparence.

Réduire les femmes à leur ventre ou à l'objet sexuel est la preuve de la cruauté du pouvoir dans une tragique erreur qui nous prive de plus de la moitié de l'intelligence humaine.

Le problème de la calvitie a-t-il un rapport direct avec la montée de l'extrême droite : voilà un aspect totalement occulté de la science politique actuelle.

L'Education demeure l'essence même de la liberté ; c'est bien pourquoi la tyrannie s'y intéresse de près de manière à en faire du pur endoctrinement.

Le chagrin ressemble à un chat bleu ; tout petit et câlin, il s'attache à nos pas pour grandir et nous dévorer.

L'Espoir porte en lui-même le souvenir du songe absolu :
Amour, Justice, Paix.

À Suivre

A detailed black and white illustration of a hand holding a quill pen. The hand is shown from the side, with the thumb and index finger gripping the quill. The quill is positioned as if it has just finished writing the word 'À Suivre' in a cursive script. The hand is wearing a ruffled sleeve, suggesting a historical or classical setting.

